



Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours.

Introduction

Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine, Natividad Planas

► To cite this version:

Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine, Natividad Planas. Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours. Introduction. Jean-Claude Caron; Laurent Lamoine; Natividad Planas. Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours, Presses universitaires Blaise-Pascal, pp.9-21, 2014, Histoires croisées, 978-2-84516-678-3. halshs-01108855


HAL Id: halshs-01108855

<https://shs.hal.science/halshs-01108855>

Submitted on 23 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Informations sur le(s) auteur(s)	
Prénom, NOM et titre des auteurs	Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine et Natividad Planas
Laboratoire	 Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »
Affiliation(s)	Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 1001, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », CHEC, BP 10448, F-63000 Clermont-Ferrand
Discipline(s)	Sciences de l'Homme et Société/Histoire
Informations sur le dépôt	
Titre Sous-titre	"Introduction"
Publié sous la direction de	Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine et Natividad Planas
Publié dans	<i>Entre traces mémorielles et marques corporelles. Regards sur l'ennemi de l'Antiquité à nos jours</i>
Lieu, éditeur, volume, n°, date, pagination	<p>Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Collection 'Histoires croisées', 2014, p.9-21.</p> <p>Pour cet article, les PUBP ont donné leur accord pour reproduire la mise en page de l'édition.</p>
Autre(s) dépôt(s) pour cet ouvrage	Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine et Natividad Planas, "Conclusion", p.353-364.
Lien éditeur	http://www.lcdpu.fr/editeurs/pubp/ http://pubp.univ-bpclermont.fr/public/Accueil.php
Dépôt préparé et fait par	Isabelle Langlois (CHEC) pour la collection du CHEC dans HAL-SHS .
Résumé du livre	<i>Qu'il soit aux portes ou à l'intérieur de la Cité, l'ennemi est une catégorie omniprésente dans le vocabulaire mémoriel comme dans le récit historique ou le discours politique. Cet ouvrage interroge sa pertinence en mettant en lumière les contextes où elle est à l'œuvre de l'Extrême-Orient à l'Amérique espagnole, en passant par l'Europe et l'Afrique du Nord, au cours d'une période qui va du VI^e siècle av. J.-C. au XIX^e siècle. Il s'agit d'analyser les usages que les sociétés du passé font des figures de l'ennemi, souvent réduites à de simples topoï. Objet de traitements antagonistes, entre massacre et intégration au sein des plus hautes sphères de l'État, ceux que l'on nomme ennemis sont parfois devenus des figures mythiques que cette enquête vise à déconstruire.</i>

*Sous la direction de
Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine
et Natividad Planas*



Collection Histoires croisées

ENTRE TRACES MÉMORIELLES ET MARQUES CORPORELLES

REGARDS SUR L'ENNEMI
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Presses universitaires Blaise Pascal



Collection "Histoires croisées"
publiée par le Centre d'Histoire "Espaces et Cultures" (CHEC), Clermont-Ferrand.

Illustration de couverture:
I. Courtin, Cusset, lithographie extraite de l'Ancien Bourbonnais
par Achille Allier, 1838.
BCIU de Clermont-Ferrand, cliché UBP.

Vignette: Révolution de 1830. Soldat en naissant,
le français ne compte pas les années quand il faut vaincre,
lithographie en couleurs, s. d., Paris, chez Codoni.

ISBN (version papier): 978-2-84516-678-3

ISBN (PDF): 978-2-84516-679-0

Dépôt légal: quatrième trimestre 2014

*Sous la direction de
Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine
et Natividad Planas*



Collection Histoires croisées

ENTRE TRACES MÉMORIELLES ET MARQUES CORPORELLES

REGARDS SUR L'ENNEMI
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

2 0 1 4

Presses universitaires Blaise Pascal

LES AUTEURS

BOUCHET Julien, ATER à l'Université Blaise Pascal — Clermont 2

CARON Jean-Claude, Professeur d'histoire contemporaine, Université Blaise Pascal — Clermont 2 ; Membre de l'IUF

CAVAILLÉ Jean-Pierre, École des hautes études en sciences sociales

DORNEL Laurent, Maître de conférences en histoire contemporaine — Université de Pau et des Pays de l'Adour / ITEM (EA 3002) ; Centre d'histoire sociale du XX^e siècle (UMR 8058)

FIERRO Maribel, Directrice de recherche — Consejo Superior de Investigaciones Científicas (CSIC)

GARCÍA RIAZA Enrique, Profesor Titular de Historia Antigua — Universitat de les Illes Balears / Grupo Occidens

GIUDICELLI Christophe, Maître de conférences sur chaire mixte CNRS (CERHIO / équipe CHACAL) — Université Rennes 2

LA MOINE Laurent, Maître de conférences en histoire romaine, Université Blaise Pascal — Clermont 2

MALLART Louise, Fonctionnaire stagiaire en histoire-géographie

MARCELLA Valentina, Doctorante au Département d'Histoire et Civilisation européenne, Institut universitaire européen, Florence (Italie)

MÜLLER Martin, Doctorant au Département d'Histoire et Civilisation européenne, Institut universitaire européen, Florence (Italie)

NEF Annliese, Maître de conférences en histoire médiévale — Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne ; UMR 8167 « Orient et Méditerranée » ; IUF

OUALDI M'hamed, Associate Professor, Histoire moderne et contemporaine du Maghreb — Princeton University

PALOMO Federico, Profesor Titular de Historia Moderna — Universidad Complutense de Madrid

PÉREZ TOSTADO Igor, Profesor Contratado Doctor (Permanent Lecturer) — Universidad Pablo de Olavide, Séville (Espagne)

PICHON Blaise, Maître de conférences en histoire et archéologie romaine, Université Blaise Pascal — Clermont 2

PIVOTEAU Sébastien, Doctorant en histoire moderne, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » (EA 1001), Université Blaise Pascal — Clermont 2

PLANAS Natividad, Maître de conférences en histoire moderne, Université Blaise Pascal — Clermont 2

RENAUT Luc, Maître de conférences en histoire de l'art et Membre du CRHIPA — Université Pierre-Mendès-France (Grenoble)

INTRODUCTION

*Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine
et Natividad Planas*

L'ennemi est une *catégorie* familière à l'historien. On pourrait même parler d'être familier tant il est présent dans le récit historique depuis que celui-ci existe. Il suffit de parcourir l'*Enquête* d'Hérodote, le "père de l'histoire", qui entraîne le lecteur à la découverte des ennemis des Grecs de la Grèce jusqu'en Perse en passant par l'Asie Mineure et l'Égypte, avant et pendant les guerres médiques. Cette familiarité n'en a pourtant pas épuisé les sens, tant les registres de l'inimicé ont évolué au cours des siècles. On peut certes repérer des invariants qui, par exemple, renvoient à des images ou à des relations évocatrices de massacres. Dans une première approche, l'ennemi incarne l'altérité absolue qui, elle-même, produit une altérité discursive ou iconographique absolue – et *vice versa*. La politique a donc besoin de l'ennemi, catégorie mise à contribution pour ériger la concorde dans la Cité par le rejet partagé d'un Autre inassimilable. Car l'ennemi relève d'une figure qui, essentiellement, se définit par une résistance absolue à "l'impératif d'inclusion"¹ qui est le propre même d'une communauté et pas seulement en régime démocratique. Cependant, dans une seconde approche, l'observateur peut repérer des fissures dans le bloc que constituerait cette altérité absolue et hostile. L'ennemi, plus adversaire (politique, social) qu'ennemi, offre à voir des interstices dans lesquels s'engouffrent les protocoles d'intégration ou de coexistence.

La notion d'ennemi échappe d'autant moins aux tropismes des historiographies nationales qu'elle les alimente. Elle a entre autres mérites celui de provoquer une confrontation des regards, de l'usage et du sens des mots, et d'inciter à réfléchir sur

1. Pierre ROSANVALLON, *Le Sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Paris, 1992, p. 53 sqq.

des notions connexes (contact/conflit, guerre civile/fratricide, adversité/inimitié). L'ennemi est une figure construite que la seule logique de l'apparence ne suffit pas à définir. Que le discours soit produit à chaud ou qu'il résulte d'un travail de mémoire, les mots donnent à voir une figure autre que celle qui a été perçue. La relation qui en est faite, participant pleinement à l'essentialisation de la figure de l'ennemi, n'a aucun impératif de vérité. Pas seulement en terme de performance attendue de la part du discours ainsi produit : mais aussi et surtout parce que la simple crédibilité de la figure ainsi construite s'ordonne autour d'une irrationalité consubstantielle à son objet. Au-delà de l'évidence qui singularise l'ennemi, soit par les actes qui l'identifient parce qu'identitaires, soit par les mots qui relèvent d'une forme de barbarie lexicale, surgit donc une *essence* dont la nature est proclamée contraire à toute forme d'assimilation ou de réduction dans le creuset des valeurs fondant la Cité.

Pour autant, peut-on prendre au pied de la lettre ces affirmations et considérer qu'elles résument la perception de l'ennemi par une société donnée ? Ne prend-on pas alors le risque d'être instrumentalisé, dans notre pratique d'historien, en reproduisant sans regard critique cette production du *sensible* ? Car ce sont bien les *sens* qui sont sollicités, l'émotion que l'on suscite en mettant en scène la mémoire et la figure, le corps et la geste de l'ennemi dans son irréductible altérité. Plus que jamais, dans sa pratique, l'historien ne peut s'abstraire d'un environnement qui l'amène à s'interroger sur les régimes d'historicité, l'articulation des temporalités et la concordance des temps – ou son absence. Travailler en historien sur l'histoire de l'ennemi, c'est accepter de se confronter en tant que citoyen à des récits et à des images du temps présent, produisant en abondance des figures de l'ennemi qui interrogent sur leur degré de parenté avec celles d'un passé plus ou moins éloigné. Encore la chose se complexifie-t-elle davantage lorsqu'on sort du cadre national ou du cadre européen et que l'on tente de porter un regard sur d'autres espaces. C'est dire l'ambition revendiquée par cet ouvrage de s'inscrire autant que possible dans une double dimension comparative, dans le temps et dans l'espace, avec le risque assumé d'un fractionnement du récit, de discontinuités entre les périodes ou entre les espaces, bref, d'une rupture avec la prétention de l'histoire à produire un discours linéaire et ordonné.

À sa manière, nécessairement parcellaire, ce volume entend ouvrir un certain nombre de fenêtres permettant de saisir, dans la longue durée, les manières dont l'ennemi – quel que soit par ailleurs son statut – est l'objet d'une triple pratique :

- un ensemble de marquages mémoriels participant à la construction d'une histoire dont il est un protagoniste nécessaire à l'affirmation de l'unité de la Cité ;
- un ensemble de marquages politiques ou symboliques, produisant tout à la fois de la distance, de l'altérité et de la délégitimation ;

- un ensemble de marquages corporels permettant son identification, afin de garantir son exclusion d'un corps social conservé dans sa pureté prétendument originelle².

Ces trois axes, comme on le voit, sont étroitement liés entre eux et rétablissent de la cohérence par leur articulation autour d'un point central : objet de représentations agencées en fonction de besoins, l'ennemi est nécessaire à toute société en tant qu'agent de cohésion politique, sociale, culturelle, religieuse. Au-delà, il devient le fondement d'un discours unitaire qui entend abolir, au moins temporairement, les discordes internes à la Cité. Dans l'usage extrême qui en est fait, déviant vers l'instrumentalisation d'un ou de plusieurs ennemis internes, il est au cœur de la matrice des systèmes totalitaires.

L'ENNEMI ENTRE MÉMOIRE, AMNÉSIE ET ANAMNÈSE

Si la culture de la mémoire de l'ennemi traverse les siècles et les sociétés, elle est pourtant soumise à de fortes variations, allant jusqu'à l'occultation, rarement pérenne, de la figure de l'ennemi. Car conserver la mémoire ou, à l'inverse, soumettre la figure de ce dernier à un processus d'amnésie volontaire (la procédure de *damnatio memoriae* sous l'Empire à Rome, la commande de l'oubli des positions et des actes au lendemain des guerres de Religion comme à l'avènement de la Restauration, le silence autour des victimes républicaines de la guerre d'Espagne pendant le régime franquiste...) constitue une alternative dans la pratique politique en Occident, de l'Antiquité à la période contemporaine. Toutefois, même si la naissance de l'État-Nation doit beaucoup aux usages intéressés que le discours et les pratiques politiques ont fait des figures de l'ennemi, cette compétence ne doit pas être tenue pour une exclusivité des institutions "étatiques". Tous les registres de discours participent à l'élaboration de cette figure protéiforme, grâce à une variété quasi inépuisable de registres : le traître, le renégat, le collaborateur, l'ennemi aux portes de la Cité ou l'ennemi du dedans, l'ennemi en politique ou en religion, l'ennemi de classe, etc. Mais, au bout du compte, l'intention est unique : la figure ainsi définie est étroitement liée à l'idée de consolidation ou de reconsolidation du lien politique ou social. La préservation de la foi, de l'autorité politique, de l'intégrité du territoire, de l'identité culturelle et de l'ordre social seraient tributaires

². Les textes reproduits dans ce volume sont issus de deux colloques internationaux organisés par les directeurs de ce volume, membres du Centre d'Histoire "Espaces et Cultures" de l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. La première rencontre a eu lieu du 11 au 13 mai 2009 à la Casa de Velázquez de Madrid, avec comme thème : "La mémoire de l'ennemi en Occident de l'Antiquité à l'époque contemporaine". La seconde s'est déroulée les 9 et 10 juin 2011 à l'Institut universitaire européen de Florence, sur le thème suivant : "Le corps de l'ennemi de l'Antiquité à la période contemporaine". Une troisième rencontre, organisée à l'UBP de Clermont-Ferrand les 10 et 11 juin 2010, a fait l'objet d'une publication séparée : "L'identification de l'ennemi", *Siècles. Cahiers du Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"*, n° 31, 2010.

d'un combat sourd ou sanglant contre des ennemis réels ou fantasmés. Dès lors, les registres politique et mémoriel ne se distinguent pas toujours aisément, l'un et l'autre étant par ailleurs nourris par un discours historique qui, consciemment ou pas, les alimente.

Les acteurs politiques en situation de commandement ont souvent tenté de susciter l'adhésion des populations à une lecture orientée du devenir politique et social pour affirmer une victoire totale, promouvoir une amnistie ou une réconciliation. Des stratégies nombreuses sont mises en œuvre pour garder le monopole de la mémoire des inimitiés. Dispositions législatives, cérémonies "civiles" ou religieuses et discours politiques ont diffusé, au cours de l'ensemble des périodes qui nous intéressent, des lectures souvent manichéennes des rapports avec l'ennemi (extérieur ou intérieur), constituant ainsi des représentations qui ont eu une forte résonance. *A contrario*, dans une même finalité politique, l'oblitération de la mémoire de l'adversaire a été imposée, de manière plus ou moins autoritaire, par des pouvoirs cherchant à refonder un modèle politique et social. Après des conflits ayant bouleversé les rapports entre les membres d'une même communauté et fragilisé les liens de celle-ci avec le pouvoir politique (guerres civiles, guerres de voisinage, guerres mondiales), le souvenir de l'ennemi a été explicitement ou tacitement prohibé par le vainqueur. Henri IV comme Louis XVIII se voulaient des souverains a-mémoriels : du moins le déclarent-ils haut et fort à une nation déchirée et épuisée par des conflits à la fois internes et externes. On sait également la difficulté de la France face à des défaites comme celle de 1940 ou, plus récemment, des guerres coloniales. En outre, si l'on observe que les déclarations d'amitié, dans les traités, pactes, alliances qui parsèment l'histoire, se projettent le plus souvent vers un avenir commun présenté comme étant sans limite temporelle, c'est pour mieux faire l'impasse sur un passé conflictuel soumis, lui, à un nécessaire oubli, et même à une totale amnésie.

Dans la sphère internationale, la figure aimantée de l'ennemi commun sert souvent de lien entre des partenaires dont les rapports ne sont pas toujours paisibles – on peut penser aux symmachies de l'Antiquité, alliances pour combattre ensemble un ennemi commun – ou bien permet, à des États forts ou à des Empires, de justifier leurs actions militaires contre l'adversaire, voire même leur hégémonie sur leurs partenaires. Attribuer à l'ennemi le rôle de perturbateur de l'équilibre social et économique, construire des représentations dichotomiques du monde où l'altérité est synonyme de menace, inventer la différence culturelle pour l'insérer dans des analyses tendant à démontrer que certains groupes sociaux, ou certains ensembles "civilisationnels", constituent des dangers en puissance sont des pratiques que l'on repère en Occident de l'Antiquité à nos jours. Mais la figure de l'ennemi échappe parfois à ceux qui l'ont façonnée, tout comme elle peut s'avérer insaisissable pour l'historien. Les causes de la permanence séculaire dans la mémoire de certaines

inimitiés renvoient à des conflits d'autant plus obsolètes que l'Autre est devenu le voisin pacifique, voire le Même, par la voie de l'intégration. À Rome, la figure du Gaulois, personnage à la fois étrange et terrifiant, forgée au IV^e siècle av. J.-C. (prise de Rome par Brennus) reste opérationnelle après la disparition des Gaules indépendantes, alors que les Gaulois sont de plus en plus intégrés à la cité romaine. Il est vrai que, à l'époque impériale, les autres Barbares, Germains ou Danubiens, ont ressourcé cette figure. À l'inverse, des figures de l'ennemi qui semblent fortement enracinées sont détrônées avec une facilité que les discours politiques ou "médiatiques" ne laissent pas entrevoir au moment de leur désignation. On note ainsi que la nationalité de l'ennemi élu comme intime, héréditaire ou séculaire change avec les contextes. Sur ce point seule la longue durée permet de prendre conscience de permanences comme de ruptures (cf. la figure de "l'Anglais", voire de "l'Allemand") ou de résurgences ("l'Espagnol" durant les guerres de Religion – mais ennemi aux yeux de qui? – et durant les guerres napoléoniennes). Dans le monde romain, ces variations ont pu servir des revendications identitaires (d'être Romain à être Romain et chrétien avec le basculement du martyr chrétien, du statut d'ennemi à celui de quasi-modèle) et ont entretenu des rapports ambigus avec les modes d'accès à la citoyenneté romaine.

En partant de ce constat, les contributions réunies dans la première partie de l'ouvrage proposent des études de cas qui, dépassant ce qui les sépare chronologiquement ou spatialement, se rejoignent dans une problématique commune, répondant à des questions transversales. La première est relative à la constitution de figures mémorielles de l'ennemi en termes d'appropriation, de façonnage, de mutations également. Ce qui revient à poser la question de sa fabrication et des interactions entre les figures "réelles" ou référentielles et les figures mémorielles, mais aussi de celles des figures mémorielles entre elles. La mise en lumière des emprunts à des représentations anciennes, oubliées ou ébranlées, la détection d'associations anachroniques ou ayant pour objectif d'enraciner dans un passé immémorial une inimitié pourtant récente sont à insérer dans une réflexion sur la construction culturelle de l'ennemi, dans ses dimensions symboliques ou mythiques. La deuxième interroge la nature – quantitative et qualitative – de l'adhésion des sociétés à la figure de l'ennemi ainsi façonnée. Dans une vision parfois un peu manichéenne, car par trop globalisante et simplificatrice, l'histoire n'a pas toujours su ou voulu repérer les formes de résistance ou de discordance face à un discours dominant, mais pas unique, sur l'ennemi. La troisième revient sur ce point soumis à des lectures abondantes, concurrentes et parfois... ennemies, de la relation entre mémoire et histoire. Distinguer *a priori* la mémoire et l'histoire contribue à ignorer les passerelles que les acteurs historiques ont créées entre elles à bien des occasions, prenant parfois l'une pour l'autre. Toutefois, l'histoire se révèle dans sa distanciation avec l'approche mémorielle de l'événement. La charge négative que comporte

le mot “ennemi” est en soi une incitation à la prudence ou à la vigilance. Si le mot relève bien du vocabulaire mémoriel, il convient de s’interroger sur sa légitimité dans le vocabulaire historique, au-delà du constat que les sociétés, de tous temps, se sont construites dans un jeu de relations mouvantes, alternant entre amitié et inimitié. Une nécessité demeure : interroger le rapport de l’historien à la notion même d’“ennemi”, objet d’une longue construction mémorielle à laquelle a participé (participe encore ?) la discipline historique.

UN ENNEMI D’ENCRE : STIGMATISATION ET DÉLÉGITIMATION POLITIQUE

Si la mémoire de l’ennemi oscille, en un balancement continu, entre la remémoration du passé et l’invention du futur, le présent correspond à une urgence discursive : celle de produire à chaud une justification politique de pratiques évoluant entre stigmatisation et délégitimation de l’ennemi. Plus que jamais, la cohésion de la communauté est pensée dans son opposition à un Autre inassimilable pour des raisons qui relèvent du biologique comme du culturel, du social comme du religieux. L’apparente variété des argumentaires d’exclusion de cet Autre est par ailleurs trompeuse : car les registres dans lesquels ce discours d’exclusion s’inscrit sont finalement assez limités. Le mot et l’image se conjuguent dans une forme de répétition, avec des variantes, qui recourent à des procédés partagés. Pour prendre un exemple, le recours à l’animalisation ou à la bestialisation de l’ennemi constitue un invariant à travers les siècles qui postulent la déshumanisation de cet Autre dès lors exclu de l’humanité. Le Juif, l’Indien, le Maure, le Noir, mais aussi l’aristocrate ou le révolutionnaire, le catholique ou le franc-maçon subissent cet évolutionnisme à rebours qui, derrière un aspect qui se veut parfois humoristique, recèle une violence extrême. Car, certes avec des nuances suivant les cas, ce procédé s’accompagne de l’exclusion physique de cet Autre (cas des Juifs dans l’Europe médiévale), de sa mise en esclavage, voire de son extermination massive, allant jusqu’au génocide. La hiérarchisation des “races” est l’aboutissement de cette stigmatisation, lorsque l’ennemi est assimilé à un inférieur par nature et par naissance, auquel est dénié toute possibilité de combler cette différence essentialisée. Ce racialisme originel, d’abord fondé sur des postulats culturels ou religieux, devient l’objet d’une approche pseudo-scientifique qui, par la mise en place de protocoles de mesures diverses et variées, entend hiérarchiser les “races”. Ce faisant, on justifie aussi la conquête de ces inférieurs, transformés en ennemis lorsqu’ils résistent aux armées du progrès et de la civilisation.

L’une des figures les plus usitées de cette mise en scène de l’altérité est celle de l’étranger. De la Grèce antique à nos jours, la figure de l’étranger et celle de

l'ennemi, au moins potentiel, se recoupe et parfois se confondent. Pas seulement dans les situations de conflits armés : l'étranger est mobilisable en permanence, y compris comme élément "invisible", camouflé au sein de la communauté. La dénonciation du cosmopolitisme qui irrigue les idéologies xénophobes depuis la contre-révolution se nourrit de ce rejet d'un étranger plus imaginaire que réel. Car, paradoxalement, ce registre rend présent ce qui est absent ou lointain – l'Indien des colonies d'Amérique latine, le Noir, le musulman ou l'Arabe sur l'autre rive de la Méditerranée. Jouant sur le registre de la peur, cette propagande par le mot acclimata l'idée d'une latence de l'ennemi au même titre que celle d'une épidémie. Du reste, la métaphore médicale appliquée à l'ennemi (décrit comme une maladie qui gangrène la société, ou comme un membre malade qu'il faut couper) n'est pas rare. Les réemplois caricaturaux sont fréquents, les figures de style balisées, l'inventivité langagière est toute relative. Car il convient de s'appuyer sur une tradition apte à mobiliser le plus facilement possible la population visée. L'image, quel que soit son support, relaie et parfois supplante le mot par sa puissance évocatrice. L'ennemi de propagande, tel que construit par exemple par le cinéma, envahit les écrans des deux guerres mondiales. La caricature possède certes une charge de violence qui peut être extrême, mais dans le monde occidental et sa périphérie, le XX^e siècle avançant, elle participe à une domestication de l'ennemi qui devient un adversaire.

La guerre, sous toutes ses formes, révèle le processus de construction de cet ennemi d'encre, objet de tous les fantasmes, incarnation de la barbarie ou de la sauvagerie. Dans le cas de conflits où prédomine l'aspect religieux, s'y ajoute une entreprise de démonisation. Une anthropologie de la différence est activée pour ériger une altérité radicale avec celui qui est combattu au nom de la civilisation et du progrès. La Révolution française n'a pas évité cet écueil lors des guerres qu'elle a entreprises contre les monarchies d'Ancien Régime, mais aussi lors des guerres intérieures, notamment en Vendée. Ce point, le mieux partagé à travers les siècles et les cultures, est érigé en doctrine officielle, voire en idéologie par les régimes totalitaires pour lesquels le monde extérieur est globalement considéré comme un ennemi dans un monde perpétuellement en guerre, même en l'absence de conflit armé. Elle justifie par ailleurs – mais sur ce point le comportement des démocraties est assez largement identique – l'idée de "guerre juste" où l'ennemi est supposé partager la même culture juridique (de guerre), le même *ius belli*.

Pour les Romains, la guerre est "juste" quand elle est déclarée (ce n'est donc pas une attaque par surprise) selon un rituel complexe, réputé remonté aux rois, qui engage le détenteur de l'*imperium* et prétend engager l'ennemi (il est question de la *Fides*). En effet, dans l'esprit des Romains, ce protocole s'impose à l'adversaire, le rejeter conduit à se mettre en dehors de l'humanité et justifie toutes les exactions. La contrepartie est pour l'ennemi vaincu la possibilité de bénéficier d'une forme somme toute mesurée de capitulation, la *deditio*. Certes la *deditio* est bien une

capitulation sans condition, mais le magistrat romain ne peut pas faire n'importe quoi comme décider de la destruction totale de son ennemi. À la fin de sa vie, Cicéron rédige *Les Devoirs* où il se place dans le sillage de Panétius de Rhodes et défend l'idée de justice dans la guerre (I, 11/34-13/41). En soulignant les points communs entre la tradition du droit fécial et ses conceptions du droit de la guerre, Cicéron établit la supériorité de la discussion sur le recours à la force, l'idée que la guerre serait une interruption (pensée comme temporaire) de la paix, celle que la victoire devrait être toujours mesurée et capable de distinguer entre les ennemis jusqu'au-boutistes et ceux qui ont déposé les armes, que la guerre défensive serait plus noble que celle ne recherchant que la domination.

LE CORPS DE L'ENNEMI ENTRE MARQUAGE ET ÉLIMINATION

Depuis les travaux fondateurs de Michel Foucault, on mesure la montée en puissance et la diversification – tant au plan thématique qu'au plan des disciplines mises en œuvre – des études portant sur l'histoire du corps. Au sein de ces travaux, les mécanismes de la violence, ou la valeur symbolique des mutilations, ont depuis longtemps constitué des objets de réflexion pour les sciences sociales. De plus, le renouvellement de l'historiographie traitant du conflit religieux, militaire, colonial, voire social, a clairement intensifié le regard porté sur les corps massacrés ou martyrisés. Il en est de même avec l'abondante production autour de la Shoah et, plus largement, avec les études portant sur la massification des destructions humaines, fruits de politiques totalitaires ou de génocides dont la liste ne cesse de s'allonger. Mais si la question des massacres a largement été explorée, celle de la place qu'occupe le corps massacré ou marqué dans le tissu social reste un domaine à explorer, d'autant plus si l'on envisage la question de manière diachronique et pluridisciplinaire. De quelle manière, au sein d'une communauté, les corps marqués (qu'il s'agisse de celui de l'ennemi que l'on combat, du prisonnier que l'on retient, ou bien de celui d'un membre de la communauté amputé ou détruit par l'ennemi) imprègnent-ils les regards et la mémoire collective? De quels messages sont-ils porteurs, de quels rituels font-ils l'objet, mais aussi de quelles dynamiques sociales sont-ils la source? Comment la pratique de la violence et la violence subie dans le cadre d'affrontements religieux, politiques ou militaires, ainsi que la perpétuation de celles-ci par la voie de représentations graphiques ou de récits, s'inscrivent-elles dans des dynamiques de cohésion ou de fracture sociale?

La violence avec laquelle les victoires militaires, les pillages et leurs cohortes de brutalités se sont imprimés sur les corps ouvre un vaste champ à l'historien, auquel il faut ajouter, pour les périodes de paix, les exécutions punitives à l'encontre de ceux que leurs appartenances politiques ou religieuses désignent comme ennemis

(vaincus, ennemis “de l’intérieur”, populations stigmatisées...). Mais, au-delà de cette violence exercée à l’encontre de l’ennemi extérieur, il existe une violence de socialisation, exercée à l’encontre de l’ennemi intérieur. Longtemps constitutive de toute société moniste, la violence à l’égard de ceux que l’on considère extérieurs à la “communauté” politique ou trop partiellement intégrés du fait de leur origine, de leur foi, de leur passé ou de leur fidélités politiques, apparaît à certains moments comme “naturelle”, tout aussi légitime que celle que l’on exerce à l’encontre des ennemis extérieurs. Car la fragilité de l’ennemi intérieur est d’abord juridique : il est parfois celui que le droit désigne comme cible, mais il est le plus souvent celui qui est sans loi, sans protection, celui qui est à la merci des affects et des passions, celui sur qui la violence (quelle soit de nature religieuse ou politique) peut s’abattre, non seulement de manière symbolique, mais aussi physique, ainsi que celui qui peut être réduit à l’état de chose, c’est-à-dire d’esclave. Toutefois, progressivement et incomplètement, les États acceptent le principe d’un *ius belli* protégeant le corps de l’ennemi civil ou militaire, même s’ils se montrent beaucoup plus réticents à élaborer un droit de la guerre civile.

Les marques dont l’ennemi est le support disent ses incapacités (vêtements discriminants, tatouages identifiant les esclaves, etc.) en termes de mobilité sociale et spatiale, et ses amputations (oreilles et nez coupés) évoquent les conséquences auxquelles doivent s’attendre ceux qui dépassent les limites imposées. Ainsi, le corps fragile de l’ennemi peut être (selon le contexte de rapport de force ou le cadre juridique) affaibli, amoindri, torturé par la main de l’homme ou déchiqueté par des animaux (jeux antiques, les chiens de la conquête en Amérique...). Mais si, de l’extérieur, les violences infligées au corps de l’ennemi paraissent se ressembler et répondre au qualificatif de “barbares”, il faut pourtant se garder de les déshistoriciser et d’en faire une lecture purement phénoménologique. Le discours qu’imprime et qu’exprime le vainqueur sur le corps de l’ennemi vaincu diffère fondamentalement s’il s’agit d’une guerre ethnique, d’une guerre de religion ou d’une guerre nationale. Il s’agit bien à chaque fois de comprendre la spécificité de l’usage de ce corps en fonction des enjeux culturels, militaires ou économiques spécifiques à chaque conflit. De même, ces usages sociaux et historiques du corps de l’ennemi sont à appréhender en fonction de la classe, de l’âge et surtout du sexe de l’ennemi – le cas du viol des femmes vaincues se posant à l’horizon de nombre de conflits.

Certes, la mise en récit des violences, ainsi que l’exhibition du corps massacré, démembré, amputé ou torturé comme message à part entière, l’inscrivent dans la sphère sociale comme un signifiant relevant du langage de la domination politique ou religieuse. Il ne s’agit d’ailleurs pas nécessairement de massacrer tous les ennemis vaincus, mais d’en renvoyer tout ou partie chez eux (aveuglés, poignet tranché, etc.), pour qu’ils répandent l’effroi et facilitent la soumission.

Le corps martyrisé exemplarise la domination politique, religieuse, culturelle et la hiérarchie entre les “civilisations”. Sa visibilité constitue un rappel à l’ordre qui s’inscrit dans la durée et que, si nécessaire, on réactive. Mais cette domination n’est pas exclusivement sacrificielle. Le corps de l’ennemi n’est pas systématiquement sacrifié, emprisonné ou alourdi par des chaînes. Il est aussi monnayé, vendu, racheté (esclaves), s’inscrivant ainsi dans le jeu des échanges (otages). Toutefois, l’économie de la rançon qui gracie l’ennemi pour en faire une valeur ou un objet économique octroie à celui-ci, dans certains contextes, la capacité de négocier son propre rachat. Ainsi, la forme et les degrés de violence peuvent émaner d’un cadre juridique (réglementations concernant les prisonniers de guerre) ou bien s’imposer comme des normes de la pratique (parfois en contradiction avec la loi), dans le cadre desquelles la valeur punitive ne constitue pas toujours un absolu. Car il peut être plus lucratif de soigner le corps de l’ennemi vaincu, afin de s’assurer de sa valeur marchande.

Le sens des marques dont le corps de l’ennemi est le lieu introduit une question de perspective dont les récits et les représentations donnent le ton. Ainsi, le démembrement des corps peut s’inscrire dans la rhétorique de la coercition ou de l’hégémonie, mais aussi apparaître comme une forme d’élévation. Le corps du martyr, la manière dont il est décrit, exhibé (récits, représentations iconographiques) témoignent à la fois de la “barbarie” de l’ennemi et de la foi (ainsi que de la supériorité spirituelle) de celui qui subit la violence dans sa chair – du moins tel est le manichéisme dont est porteur le dispositif destiné à faire connaître la destinée de celui qui souffre. Au sein de la catholicité, le message dont sont porteurs les récits de martyre trouve son modèle dans la passion du Christ et dans celui des premiers martyrs chrétiens. Mais il est périodiquement réactivé, voire actualisé, lors des guerres de religion comme lors des guerres coloniales. Du corps en morceaux au corps recomposé (invention du corps martyrisé des premiers chrétiens, fosses communes de la guerre civile espagnole) de celui qui meurt pour une cause ou une confession (guerres de religion), du corps décapité par la violence d’État à celui réduit et pulvérisé des kamikazes et de leurs victimes (conflits du “Moyen-Orient”), les corps marqués ou décomposés engendrent du discours, lequel à son tour renforce les formes d’appartenance ou les prises de position des acteurs sociaux et/ou politiques. La dénonciation des violences (Richard Verstegan et la dénonciation des violences protestantes à l’encontre des catholiques à la fin du XVI^e siècle, l’humanisation de la guerre, la lutte contre la peine de mort ou contre la torture, la lutte pour l’abolition des esclavages) perçues comme une injure faite à Dieu ou comme des crimes contre l’humanité trouve dans le morcellement des corps la preuve ultime de la barbarie.

PARADOXALE FIGURE DE L'ENNEMI...

Le paradoxe relatif à la place de l'ennemi est qu'il est à la fois visible dans la construction et la déconstruction du lien social, que ce soit dans la sphère des pratiques sociales (violences, collaborations ou rapports pacifiques) et dans celle des représentations symboliques. Et si, au regard de ce paradoxe, l'histoire n'avait en définitive qu'une fonction : rendre la figure de l'ennemi à la fois proche et différente, et en faire ainsi le fondement même de tout discours des origines ? Distinguer en permanence ce qui, dans l'humanité ou le plus souvent dans les parties d'humanités que sont les civilisations ou les sociétés, oppose les groupes ou les individus ? L'histoire envisagée comme la science du conflit, de la discorde, de la passion intransigeante ; le récit historique élaboré comme une façon parfois métaphorisée d'écrire le conflit, mais qui en définitive ne masque pas réellement le fait que l'histoire est tout autant polémologie que chronologie ou généalogie. Des pères de l'histoire à leurs lointains descendants que nous prétendons être tout en nous en émancipant, le récit, la chronique, la narration que demeure toujours l'histoire en ce qu'elle rapporte un événement ou une série d'événements ne peut éviter la notion de conflit. Parce qu'elle est plus que l'objet du discours historique : elle en constitue la raison d'être.

De plus, en s'érigant tel un discours qui prétend à la vérité, même relative, l'histoire s'est mise en situation de sport de combat, bien plus que la sociologie, au sein de la concurrence acharnée que ne cessent de se livrer les sciences sociales entre elles. Ce redoublement entre l'objet fondamental de l'histoire qu'est, au sens étymologique, le discours sur le *polémos*, et la contrainte permanente qui lui impose dès l'origine une posture combattante ne sont pas insignifiants. De Nicole Loraux à Michel Foucault, l'histoire est érigée comme une épistémologie du conflit, c'est-à-dire comme l'élaboration d'un discours permettant de comprendre ce qui, des Cités grecques au siècle de l'enfermement, constitue le conflit, la discorde, l'affrontement et leur gestion par des moyens plus ou moins innovants, replacés dans leur contexte de production. De même que toute société a besoin d'ennemis intérieurs comme extérieurs pour définir son essence, ce qui constitue l'intransigeance nomique qui lui donne corps, toute science sociale se trouve confrontée à des rivalités plus ou moins aiguës, mais réelles, dépassées parfois par des performances plus ou moins collectives baptisées, au choix, de pluri-, inter- ou transdisciplinaires qui ne gommant pas, pour autant, l'autonomie essentielle de chaque discours disciplinaire.

On parlera bien sûr de petits arrangements, de ces transgressions qui rompent avec la loi et qui autorisent une dilatation de la sphère du *nomos* propre à chacune des sciences sociales jusqu'au point de rupture. Alors se joue le rapport binaire au monde et ce couple qui a tant fasciné Carl Schmitt comme Hannah Arendt, "ami/ennemi". On n'a peut-être pas encore assez réfléchi, chez les historiens, au couple

amitié/inimitié qui ordonne précisément les figures antagoniques de l'ami et de l'ennemi. Il est difficile d'échapper, sur ce point, à la pensée de Carl Schmitt dont on sait par ailleurs ce que fut son appui au régime nazi³. L'intérêt de la lecture schmittienne de la relation à l'Autre qu'on pourrait appeler une essentialisation de la différence (dont on voit à l'évidence vers quelles dérives elle a entraîné) est qu'elle s'appuie sur une lecture pluridisciplinaire de la chose et qu'elle a trouvé des prolongements dans l'étude, par exemple, des mouvements de partisans qui ont marqué dans le tiers monde de l'après-guerre. Si l'on s'appuie sur la pensée de Schmitt, le pacte d'amitié ne relève-t-il pas, en définitive, d'une Cité rêvée, au mieux de l'exception? La norme n'est-elle pas plutôt le pacte d'inimitié – ce qui ne signifie pas pour autant volonté d'exclusion ou d'extermination de l'Autre. De même que, dans le système des relations internationales, on peut considérer l'état de paix entre deux États comme relevant de l'anomalie et du provisoire, au sein d'un même État, le pacte d'amitié ne traduit-il pas d'abord une forme de domination déguisée? Ces propos ne visent qu'à inscrire le débat historique sur l'ennemi dans un présent qui, consciemment ou pas, demeure confronté à la potentialité du conflit. On sait ce que la notion de "choc des civilisations"⁴ a suscité de débats, dans la lignée de travaux plus anciens autour de la notion de "guerre civile mondiale"; des travaux qui ne sont pas sans relations avec les positions de l'école révisionniste allemande, incarnée par Ernst Nolte⁵ et la "querelle des historiens" ou *Historikerstreit* dont Enzo Traverso a produit une lecture critique⁶.

Le présent de l'ennemi, tel qu'il est incarné par des figures comme celles du "terroriste" ou du "djihadiste", tend à réintroduire l'idée de civilisation au sens ethnoculturel du mot et à lire la notion de contact à travers le seul prisme de la notion de conflit : l'ennemi éternel ou héréditaire, en quelque sorte, pour reprendre une phraséologie longtemps en vogue dans les situations de conflits militaires. Mais la figure de l'ennemi n'existe que par rapport à celle de l'ami. La banalisation de la notion d'amitié, réduite à un échange entre individus en leur hors privé, ne doit pas faire oublier l'importance de la notion dans le champ des relations internationales – ainsi des "souverains", des "peuples" ou des "puissances" qualifiés d'amis. Toutefois, la dichotomie absolue entre ami et ennemi apparaît réductrice en ce qu'elle laisse dans l'ombre des positionnements, des situations, des comportements qui ne sont pas réductibles à l'un des deux termes de l'équation. Il existe, en situation de

3. Gopal BALAKRISHNAN, *L'Ennemi. Un portrait intellectuel de Carl Schmitt*, Paris, 2006; Jean-Claude MONOD, *Penser l'ennemi, affronter l'exception. Réflexions critiques sur l'actualité de Carl Schmitt*, Paris, 2007.

4. Samuel P. HUNTINGTON, *Le Choc des civilisations*, Paris, 2007.

5. Ernst NOLTE, *La Guerre civile européenne, 1917-1945. National-socialisme et bolchevisme*, Jean-Marie Argelès (trad.), Paris, 2000 [1989]. L'ouvrage a été précédé par la publication dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* daté du 6 juin 1986 d'un article intitulé "Un passé qui ne veut pas passer" dans lequel Nolte pose la question suivante : "L'archipel du Goulag n'est-il pas plus originel qu'Auschwitz? L'assassinat pour raison de classe perpétré par les bolcheviks n'est-il pas le précédent logique et factuel de l'assassinat pour raison de race perpétré par les nazis?".

6. Enzo TRAVERSO, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne, 1914-1945*, Paris, 2007.

conflit, une sorte d'entre-deux, de zone grise dans laquelle évoluent des individus, des groupes pas classifiables – même si, au regard des belligérants, ils sont classifiés. On constate aussi des changements de statuts, le passage de la catégorie d'“amis” à celle d'“ennemis” en fonction de critères qui peuvent évoluer rapidement. Il existe une dynamique nominale qui attribue un statut aux individus et aux groupes selon l'évolution du conflit et des intérêts en jeu. En outre, l'aspect relationnel entre les individus comme entre les groupes se traduit par des liens et des contacts intimes avec l'ennemi, ce qui ouvre par ailleurs la porte à la construction de figures comme celles du traître, du renégat, du collaborateur. L'ennemi aux portes ou l'ennemi du dedans, l'ennemi de l'intérieur (morisques, juifs vus comme tels), l'ennemi en politique, l'ennemi fantasmé... : autant de figures qui, loin d'être cantonnées à une période ou à un pays, se retrouvent à travers le temps et l'espace, et qu'il importe d'autant de comparer que leurs traces sont parfois fragiles.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

- | | | |
|---|--|---|
| 1 | Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine, Natividad Planas | 9 |
|---|--|---|

PREMIÈRE PARTIE **L'ennemi, un lieu de mémoire**

- | | | |
|---|---|-----|
| 2 | Jean-Claude Caron
<i>Introduction. De l'utilité mémorielle de l'ennemi</i> | 25 |
| 3 | Enrique García Riaza
<i>Hispanis hostes : de la praxis militaire
à la représentation idéologique dans la Rome républicaine</i> | 31 |
| 4 | Laurent Lamoine
<i>Le corps du rebelle Sacrovir, de l'ostentation
à l'immolation (21 apr. J.-C.)</i> | 43 |
| 5 | Blaise Pichon
<i>Les Germains et l'Empire chez les historiens romains,
de Tacite au début du V^e siècle</i> | 61 |
| 6 | Annliese Nef
<i>La Lettre au trésorier de l'église de Palerme
ou de l'art de choisir ses ennemis</i> | 85 |
| 7 | Jean-Claude Caron
<i>Mémoires de guerre civile ou l'ennemi absolu.
Lyon, 1831 : un nouveau 1793 ?</i> | 95 |
| 8 | Laurent Dornel
<i>La fabrication de l'ennemi "héréditaire"
allemand (1815-1914)</i> | 107 |

375

DEUXIÈME PARTIE **De chair et d'encre**

- | | | |
|----|---|-----|
| 9 | Laurent Lamoine
<i>Introduction. De chair et d'encre</i> | 125 |
| 10 | Christophe Giudicelli
<i>De l'utilité politique de l'ennemi. Les "Indiens de guerre"
et la construction des frontières de l'Amérique espagnole</i> | 131 |

11	Natividad Planas <i>La Judith musulmane. Action politique et commensurabilité selon les captifs chrétiens d'Alger (XVII^e siècle)</i>	149
12	Federico Palomo <i>Teatro de sangue, espelho de aço. António Francisco Cardim et la représentation du martyr dans le monde portugais de la première modernité</i>	165
13	Sébastien Pivoteau <i>Les deux corps de l'ennemi. L'imbrication du biologique et du social dans l'identification des auteurs de l'assassinat commis au château de la Borie (Mauris, Cantal) en 1827</i>	187
14	Martin Müller <i>Embodying Piracy, Textualizing the Piratical Body: Defining, Combating, and Punishing Southeast Asian "Piratical Communities" in British Discourse and Practice, c. 1810-1860</i>	201
15	Julien Bouchet <i>L'adversaire politique en images. Usages du corps dans la France républicaine (1880-1914)</i>	223
16	Valentina Marcella <i>Smuggling Intellectual Freedom under Physical Constraint: The Enemy's Body in Turkish Prison Cartoons</i>	243

TROISIÈME PARTIE

Marquer et éliminer l'ennemi

17	Natividad Planas <i>Introduction. Le corps de l'ennemi</i>	261
18	Luc Renaut <i>Signation chrétienne et marquage des captifs dans le monde antique : pratiques et représentations</i>	269
19	Maribel Fierro <i>Murder as Accident: The Deaths of the Abbasid 'Abd Allah b. 'Ali and the Sultan Ghiyath Al-Din of Delhi</i>	285
20	Louise Mallart <i>Représentations et significations de la consommation du corps de l'ennemi dans l'Occident médiéval</i>	297
21	Igor Pérez Tostado <i>Châtiment et persuasion : le corps de l'ennemi catholique en Angleterre (XVI^e et XVII^e siècles)</i>	309

22	Jean-Pierre Cavaillé <i>Le corps de l'ennemi de Dieu et des hommes : le supplice de Jules-César Vanini, condamné au bûcher pour blasphème et athéisme (1619)</i>	323
23	M'hamed Oualdi <i>Circoncire des Européens à Tunis. Significations d'une étape de conversion et d'intégration (début du XVIII^e-milieu du XIX^e siècle)</i>	337

CONCLUSION

24	Jean-Claude Caron, Laurent Lamoine, Natividad Planas	353
----	--	-----

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE	365
-------------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS	371
-------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES	375
--------------------	-----

DÉJÀ PARUS AUX PUBP

- Philippe BOURDIN, Jean-Claude CARON et Mathias BERNARD (dir.), *La Voix et le geste. Une approche culturelle de la violence socio-politique*, 2005.
- Natividad PLANAS et José Javier RUIZ IBANEZ (dir.), “Vivre avec l’ennemi”, *Siècles*, n° 26, 2008.
- Jean-Claude CARON (dir.), “L’identification de l’ennemi”, *Siècles*, n° 31, 2010.
- Rose DUROUX et Catherine MILKOVITCH-RIOUX (dir.), *J’ai dessiné la guerre. Le regard de Françoise et Alfred Brauner*, 2011.
- François MAROTIN (dir.), *Révolutions au XIX^e siècle. Violence et identité*, 2011.
- Laurent LAMOINE, Clara BERRENDONNER et Mireille CÉBEILLAC-GERVASONI, *Le Quotidien municipal II. Gérer les territoires, les patrimoines et les crises*, 2012.

Q

u'il soit aux portes ou à l'intérieur de la Cité, l'ennemi est une catégorie omniprésente dans le vocabulaire mémoriel comme dans le récit historique ou le discours politique. Cet ouvrage interroge sa pertinence en mettant en lumière les contextes où elle est à l'œuvre de l'Extrême-Orient à l'Amérique espagnole, en passant par l'Europe et l'Afrique du Nord, au cours d'une période qui va du VI^e siècle av. J.-C. au XIX^e siècle. Il s'agit d'analyser les usages que les sociétés du passé font des figures de l'ennemi, souvent réduites à de simples topoï. Objet de traitements antagonistes, entre massacre et intégration au sein des plus hautes sphères de l'État, ceux que l'on nomme ennemis sont parfois devenus des figures mythiques que cette enquête vise à déconstruire.



Collection Histoires croisées

Jean-Claude Caron, professeur d'histoire contemporaine à l'UBP et membre de l'IUF, travaille sur les violences socio-politiques au XIX^e siècle.

Laurent Lamoine est maître de conférences en histoire romaine à l'UBP. Ses travaux portent sur les élites et les institutions locales en Gaule à l'époque de l'indépendance et à l'époque romaine.

Natividad Planas, maître de conférences en histoire moderne à l'UBP, travaille sur les relations entre l'Espagne et l'Islam.



ISBN 978-2-84516-678-3 / PRIX 25 €